

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# CANADA-REVUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

---

Vol. IV

MONTREAL, 12 AOUT 1893.

No. 32

---

## A L'OEUVRE

---

Tous les jours nous recevons des preuves palpables de l'intérêt que nos amis portent à l'œuvre du CANADA-REVUE, et c'est encore la protestation la plus éloquente contre les outrages que nous avons subis de la part des gens qui veulent nous détruire

A tout Prix et par tous les Moyens.

Ainsi que nous l'avons expliqué, le meilleur moyen de consolider notre œuvre est d'engager tous ceux qui sont en état de le faire, à rendre un abonnement au CANADA-REVUE. Si chacun de nos abonnés nous envoie un nouvel abonné, notre liste fera boule de neige, et les services rendus par le journal seront d'autant plus appréciables.

L'ADMINISTRATION.

## LA MOTION MASSON

La motion Masson est revenue sur le tapis depuis quelques jours à deux occasions :

A propos d'abord d'une certaine correspondance d'un certain chanoine Ouellette, d'après qui, cette motion aurait été soufflée à l'honorable ex-gouverneur par la franc-maçonnerie française.

Bah ! Le *Courrier du Canada* avait bien prétendu qu'elle avait été dictée par feu Jules Ferry !

Puis, le *Courrier du Canada* a profité du mot de M. Steeg sur notre éducation pour affirmer encore sa terreur enfantine du progrès, tel que le concevait l'auteur de la motion, et son affection non décroissante pour le rejeton de M. Chapais qui lui a été substitué.

Je profite de l'occasion qui m'est offerte par ces saintes feuilles, pour mettre au net quelques notes prises au cours du fameux Congrès de la St-Jean-Baptiste lors du dépôt des rapports des différents bureaux.

Lorsque le bureau chargé d'étudier la question des écoles séparées présenta le résultat de ses délibérations et demanda l'adoption de son rapport, l'honorable M. Mercier se leva et s'inscrivit courageusement contre l'oubli fait de toute allusion au regrettable rejet de la motion Masson par le Conseil de l'Instruction Publique.

Le protêt de M. Mercier, quoique très modéré d'allure et irréprochable de tact vis à vis les institutions religieuses visées, était parfaitement catégorique quant au fond, et réunissait évidemment l'approbation de la majorité des assistants ; si bien, que la première personne qui se leva pour répondre, M. le principal Archambault, jugea bon de traiter la question au point de vue le plus conciliant possible et avec force ménagements.

Cependant, les paroles de M. Archambault ont une portée considérable, qui nous oblige à les citer aussi intégralement que possible d'après des souvenirs notés au moment même.

“ On a tort, a-t-il dit, de croire que les évêques de sont ligués pour arrêter le progrès des études et s'opposer obstinément à toute réforme.

“ C'est une autre considération qui a dicté leur conduite.

“ Les professeurs ecclésiastiques possèdent un privilège qui existe depuis nombre d'années.

“ On a demandé de le leur enlever immédiatement.

“ Les évêques pouvaient-ils y consentir ?

“ Cela me semble bien difficile, et s'ils ont résisté la raison est bien simple.

(Ici je cite textuellement.)

“ C'est pour ne pas s'aliéner le clergé et les communautés de ses diocèses que l'épiscopat a refusé.

“ Le clergé qui dirige les communautés est obligé de ne pas se les mettre à dos.”

Et M. Archambault a terminé en proposant un moyen terme, c'est-à-dire en suggérant que la motion Masson fût modifiée en lui fixant une date d'application assez éloignée — cinq ou dix ans — pour que les communautés n'en puissent pas prendre ombrage.

Cet aveu dénué d'artifice donne bien la note de notre système national, de notre système moral, de notre système *éducatif*, puisqu'il faut créer le mot.

M. Archambault admet que le principe de l'exemption de certificat doit avoir un terme : c'est donc qu'il reconnaît le principe faux ; il admet même que les évêques ne le protègent pas en raison de ses avantages mais pour sauvegarder leurs intérêts religieux.

En un mot, nous assistons encore, de l'aveu d'un des défenseurs du clergé, au spectacle de l'intérêt du peuple sacrifié aux intérêts cléricaux.

*Habemus confitentem reum.*

M. Chapais peut entasser articles sur articles, citations sur citations, le fait réel, brutal, patent est là.

Ce n'est pas pour le bien de l'éducation que les évêques se sont opposés à la motion Masson, c'est pour le bien de l'organisation ecclésiastique.

L'Eglise d'abord.

La Province de Québec ensuite.

C'est dans l'ordre.

Mais on admettra bien d'un autre côté que ceux qui veulent renverser cet ordre de choses

odieux ont le droit de réclamer l'abolition ou au moins la réforme d'un Conseil de l'Instruction Publique, devenu simplement une officine de protection des intérêts cléricaux.

DUROC.

## PROPOS HINDOUS

Il est peut-être un peu tard pour reparler du fameux missionnaire hindou, dont le nom bizarre fut pendant toute une semaine mêlé aux conversations montréalaises ; cependant, le passage suivant, que j'emprunte à une de nos nobles gazettes *ad usum Delphini*, donne un certain renouveau aux paroles désormais célèbres du non moins célèbre Karmarkar.

Le *Monde Illustré* contient une foule de renseignements sur la religion hindoue et sur les pratiques des brahmanes, et nous y lisons ceci :

Des brahmanes, installés au bord du Gange, sous de vastes parasols servant plus à les désigner qu'à les abriter contre des ardeurs peu sensibles encore, réunissent autour d'eux les dévots, pour les guider dans les formes du cérémonial et du culte à observer.

Hommes et femmes se dépouillent de la plus grande partie de leurs vêtements, et s'avancent de quelques pas dans l'eau ; ils commencent par faire au fleuve le sacrifice d'une partie de leur chevelure ; chaque cheveu détaché d'une tête vaut, à celui qui l'abandonne, la rémission d'un péché.

C'est tentant.

Ces bruns Indous accomplissent, sans qu'ils s'en doutent, une sorte de confession publique, et chacun pourrait juger des remords de conscience de son voisin d'après l'entrain mis à la coupe des nêches.

Cette première manifestation satisfaite, chaque brahmane chef de groupe plonge devant ses clients, sans perdre pied ; il sort de l'eau, disparaît de nouveau jusqu'aux oreilles, et lance quelques creux de main de l'élément liquide vers les quatre points de l'horizon.

Et aussitôt les fidèles, imitateurs exacts de ses gestes et simagrées, plongent et replongent avec lui.

Je ne sais si c'est là que le célèbre révérend Sumatrao Vishno Karmarkar a trouvé sa fameuse analogie entre la religion catholique et son ancienne religion, mais j'avouerai que semblable pratique serait bien dure parmi nous.

Je connais quantité de très braves gens dont le salut, s'il ne tenait, en pareil cas, qu'à un cheveu, refuseraient de le couper.

Faisons le tour des chauves de notre connaissance, et demandons leur avis sur ce mode de confession ; je suis sûr que l'opinion sera unanime.

Eh bien, ce Karmarkar, qui n'avait pas saisi la différence entre les deux religions, n'est pas, après tout, un bien mauvais diable.

On l'a houspillé un peu à Montréal, et pourtant, il ne nous en veut pas du tout.

Des amis zélés avaient voulu le faire passer pour une victime de la férocité canadienne et de l'abandon de ses amis.

Il proteste bien haut dans la lettre suivante adressée au Président de la Convention du Christian Endeavor, et publiée dans le *Citizen* :

Chicago, Ill., 19 Juillet 1893.

Mon cher Monsieur Clark,

Je regrette que les paroles que j'ai prononcées aient fait du tapage à Montréal. Je n'ai pas fait ces remarques dans le but d'offenser quelqu'un. En parlant de l'idolâtrie des Brahmanes, j'ai fait souvent allusion au culte des images de l'Église Catholique Romaine.

*Au moment de mon discours, je ne savais pas que la Convention était pour la plus grande partie reçue par les Catholiques. En pareille circonstance la simple courtoisie n'eût empêché de proférer ces remarques.*

Les journaux ont exagéré la chose. Nous avons assisté à presque toutes les séances du Drill Shed, sauf trois. Néanmoins, ces soirs-là, nous sommes allés à d'autres réunions sans être inquiétés en aucune façon. Comme sujet britannique j'étais tout aussi libre à Montréal qu'en aucune place de l'Inde. Cet épisode prouve simplement que les Catholiques, lorsqu'ils sont bigots et ignorants, n'aiment pas plus la liberté de parole que les Musulmans quand ils sont fanatiques.

Ces paroles que les journaux anti-catholiques de Boston vous attribuent à mon égard en votre qualité de président : "que la foule pouvait bien s'emparer du frère hindou et le mettre en morceaux s'il lui plaisait," sont absolument fausses, je ne les ai pas entendues et je ne crois pas que vous les ayez prononcées.

Par une attention aimable de M. Baer, nous avons été prévenus que nous pourrions courir quelque danger. Mme Karmarkar et moi vous remercions de votre protection. A l'hôtel et à la Convention nous avons été traités avec la plus parfaite courtoisie. Lorsque nous avons quitté la ville, le lundi matin, au lieu de rencontrer une populace furieuse ou une escouade de policemen, nous avons reçu un adieu cordial de nos amis de la Convention.

Votre frère hindou,

S. V. KARMARKAR.

Evidemment ce n'est pas à un mauvais homme que nous avons affaire, et nous publions cette lettre pour montrer combien ont été coupables les exploiters de réclame qui ont failli faire casser la tête à une cinquantaine de gogos pour le plaisir d'augmenter leur circulation.

Mais les journaux *catholicophobes* des États-Unis ne l'entendent pas de cette oreille là, et, se basant sur les excuses faites par le président et la rétraction du missionnaire hindou, cause de la difficulté, ils échafaudent le sublime raisonnement suivant :

Une frégate italienne a visité Montréal, et le maire, un papiste, a dit :

“ Le gouvernement italien est opposé à notre Pape et à notre religion.”

Alors les membres de l'Émulation Chrétienne ont dû se souvenir que le même maire a souhaité la bienvenue dans Montréal à leur Convention avec force protestations d'hospitalité. — Pourquoi ? — Parce qu'ils n'étaient pas opposés “ à son Pape et à sa religion.”

Comment trouvez-vous cela ?

Superbe, n'est-ce pas ?

La *Christian Endeavor* devenue catholique !

Monsieur Desjardins fait des miracles, comme M. Jourdain, sans le savoir !

CHRISTIAN.

## LES PELERINAGES

Les journaux sont remplis d'annonces et de réclames de pèlerinages dans toutes les directions.

Impossible d'ouvrir une feuille sans y trouver des colonnes entières consacrées à ces entreprises.

Il est bon de noter que toute cette matière est payante ; qu'il en coûte de gros prix pour faire connaître ce genre de spéculations.

Les bénéfices doivent être bien considérables pour que les sacrifices soient aussi grands de la part des organisateurs.

Nous sommes en train de faire sur la partie financière des pèlerinages des études sérieuses qui auront un vif intérêt documentaire.

Cependant, on constate que les miracles diminuent considérablement.

Toutes ces consolantes nouvelles de guérisons

spéciales font complètement défaut ; par contre, nous avons des pages entières consacrées aux miracles des Pilules Roses, Bleues ou Vertes.

C'est une concurrence redoutable, et dans une époque aussi sceptique que la nôtre, on conçoit que la foi s'ébranle.

Cet ébranlement a donné lieu, de la part des communautés établies aux lieux de pèlerinages, une nouvelle branche d'opérations qui va bientôt constituer un monopole complet.

Nous avons recueilli, sur le trafic commercial opéré aux lieux saints, des données qui compléteront l'article que nous avons en vue

PÉLERIN.

## LA LIBERTE D'EDUCATION

Il est de bon ton dans les cercles catholiques de s'écrier lorsque nous parlons de donner à l'État le contrôle de l'éducation :

“ Non, pas de contrôle ! ”

“ Laissez le père de famille absolument libre de choisir où il veut envoyer ses enfants.”

Ces bonnes gens ajoutent naturellement avec les restrictions mentales qui leur sont propres :

“ Pourvu qu'il les envoie chez nous.”

Mais si, par hasard, le père de famille s'avise de prendre cette maxime au sérieux, et d'user de son droit de père de famille dans un autre sens que celui rêvé par ces messieurs, gare dessous !

A ce propos, on nous raconte l'histoire suivante :

Il existe, aux portes de Montréal, un couvent très bien fréquenté, très *select* même, et parfaitement aristocratique.

C'est une de ces institutions qui triomphent à Chicago par le travail de leurs élèves, la splendeur des chefs-d'œuvres exécutés, etc.

Un brave et honnête citoyen de la ville où se trouve cet établissement, père adoptif de deux jeunes filles fort intelligentes, avait jusqu'à ces derniers temps envoyé ses pupilles au couvent où elles recevaient la haute éducation, quelque chose comme une *éducation classique*.

Les fillettes étaient charmantes, très bien élevées ; mais le vieux père en les interrogeant s'aperçut qu'en continuant sur ce train, leur bagage, en entrant dans le monde, serait mince pour gagner leur vie et faire la conquête de l'existence.

Elles ignoraient presque l'anglais ; il était impossible de leur faire enseigner la sténographie et la

clavigraphie, et il se décida, à regret, — car pour tout le reste il était bien satisfait, — à retirer ses enfants du couvent et à les placer dans une institution anglaise.

Il fut très content du changement. Au bout de six mois, les jeunes filles avaient fait des progrès sérieux en anglais, et commençaient à avoir une foule de notions commerciales et usuelles qui complétaient avantageusement leur première éducation.

Le vieillard était tout radieux, lorsque, il y a quelque temps, il eut l'occasion de se présenter au confessionnal devant son curé paroissial, qui lui posa immédiatement la question suivante :

— Vous avez retiré vos filles du couvent ?

— Oui.

— Le couvent n'est-il donc pas assez bon pour elles ?

— Certainement, mais comme elles seront obligées de gagner leur vie en travaillant, j'ai voulu leur fournir un complément d'éducation en anglais et en sténographie.

— Vous les envoyez donc dans un pensionnat anglais et protestant ?

— Oui ; c'est la seule institution de ce genre qui existe ici.

— Écoutez, si vous ne retirez pas immédiatement de là vos filles pour les renvoyer au couvent, vous n'aurez pas l'absolution !

— Eh bien, je refuse.

Et sur ces mots, l'honnête vieillard se retira indigné, mais bien décidé à ne pas sacrifier l'avenir et le bonheur de ceux qui lui sont si chers, au caprice et au despotisme de ces autocrates en soutane, qui ne peuvent savoir combien nous aimons les petits êtres auxquels nous consacrons le meilleur de notre cœur et de notre vie.

Sans famille et sans patrie, ces tyrans sont tous les mêmes !

MAGISTER.

## LES BANQUISTES

L'*Inter-Océan*, journal protestant de Chicago, a publié un article laudatif à propos de notre exposition scolaire au parc Jackson. Par malheur, les louanges qu'il adresse à nos établissements sont suspectes. Il se dégage de cet article une vague odeur de réclame malhabilement déguisée.

C'est très adroit d'avoir choisi un organe protestant pour proclamer la haute valeur de M. MacIntosh, du chanoine Bruchési et des chers frères André et Pélerinus, mais tout cela sent la casse et le séné. Nous verrons un de ces jours la *Croix* ou la *Vérité*

s'extasier sur les vertus civiques et les procédés pédagogiques de leurs chers ennemis les protestants.

Mais si l'idée de se faire porter au pinacle par un journal protestant est adroite, il s'en faut du tout que l'article de l'*Inter-Océan* réponde à cette adresse. Qu'on en juge par les extraits suivants :

“ Les provinces du Canada ont une exposition “ très intéressante dans chacun des grands palais de “ l'industrie, mais aucune ne montre le véritable avancement du peuple aussi clairement que leur exposition scolaire.”

Ce petit préambule promet une appréciation de l'exposition scolaire des différentes provinces de la Puissance, mais il ne tient pas ce qu'il promet. La province de Québec est le seul objet de son attendrissement. L'*Inter-Océan* n'hésite pas à constater l'avancement du peuple, mais rappelons-nous que l'éminent M. Steeg, questionné sur notre système d'éducation, répondit, il n'y a pas encore un mois :

— Non, vous n'êtes pas en retard, car le mot retard comporte une idée de locomotion ; non, vous ne pouvez être en retard, *vous êtes arrêtés.*”

Que l'on choisisse entre l'opinion de ces deux autorités.

“ L'exposition du Dominion, continue l'*Inter-Océan*, a été placée sous la direction de M. MacIntosh. Le révérend chanoine Bruchési, de Montréal, “ a été chargé de la direction générale de cette partie “ de l'exposition qui est consacrée à l'éducation dans “ la province de Québec. Le travail accompli par “ ces hommes distingués est très considérable, et mérite “ plus qu'un mot en passant.....”

“ L'exposition scolaire de la province de Québec “ est sous le contrôle immédiat de deux religieux, “ qui ont donné un grand attrait à leur département. “ Ces dévoués instituteurs sont le frère André de “ Montréal, et le frère Pélerinus de Québec.”

Ces lignes, si elles émanaient d'une feuille sincère, impartiale et autorisée, remueraient doucement notre fibre patriotique. Mais nous sommes convaincus que jamais un journal protestant d'une nation rivale ne rendrait de pareils hommages à nos religieux, quand bien même ils les mériteraient cent fois.

Poursuivons la lecture de l'*Inter-Océan* :

“ L'exposition, sous la direction des frères André “ et Pélerinus, représente environ 200 écoles dans la “ province de Québec. Les écoles protestantes et “ catholiques de la province sont également représentées. Les frères des Ecoles Chrétiennes ont “ trente-cinq écoles sous leur contrôle, et c'est leur “ exposition qui est la plus importante. Leurs écoles “ sont situées dans les principales villes de la province

“de Québec, et sont classées comme suit : cours élémentaire, qui répond aux écoles primaires des États-Unis ; cours secondaire, qui répond à nos écoles de grammaire ; cours supérieur, qui ressemble à nos *high schools* ; et cours spécial pour les élèves les plus avancés, et qui comprend les études pratiques et commerciales. Les travaux des élèves des différentes classes sont installés avec beaucoup de soin et d'intelligence. Ce sont les travaux de la dernière année scolaire, et ils comprennent les diverses branches enseignées par les frères des Écoles Chrétiennes. Les élèves font preuve de propreté, d'aptitude et de progrès dans les travaux exposés ici. Les preuves de leur application sont nombreuses.”

Quand on se mêle d'influencer l'opinion dans un sens favorable ou défavorable, il faut au moins étayer son jugement avec des exemples frappants ou des raisons solides.

Or, que dit *l'Inter-Océan* ? Il dit : “Les travaux des élèves des différentes classes sont installés avec beaucoup de soin et d'intelligence.” Est-ce que cela prouve l'excellence de ces travaux ?

Mais on peut installer avec soin et intelligence des trognons de choux. Que les chers frères André et Pélérinus aient installé intelligemment et soigneusement les travaux de leurs élèves, nous n'en doutons point. Cela prouve leur bon goût et leur adresse, mais cela ne montre pas *clairement* le véritable *avancement du peuple*.

*L'Inter-Océan* dit encore : “Les élèves font preuve de propreté, d'aptitude et de progrès dans les travaux exposés ici. Les preuves de leur application sont nombreuses.”

Comment le journal protestant peut-il constater le progrès des élèves quand, quelques lignes plus haut il a dit : “Ce sont les travaux de la dernière année scolaire...” Pour juger des progrès accomplis, il faudrait que les élèves eussent exposé leurs travaux de chaque année. Juger qu'il y a progrès sur un échantillon unique, sans termes de comparaison, c'est de la témérité ou de la duplicité...à moins que ce ne soit de la complicité.

Mais le Mécène de nos écoles n'y regarde pas de si près. Lisons la fin de son article :

“A vrai dire, il est difficile pour un profane de choisir parmi les travaux un exercice ou un échantillon plus digne de mention que les autres. La moyenne du travail paraît élevée, et cela est plus éloquent qu'une description détaillée. Les dessins de cette section attirent surtout les regards. Les murs du pavillon sont couverts de dessins de plu-

sieurs sortes. On remarque, en passant, que les dessins appliqués à l'architecture et à la mécanique sont nombreux. On enseigne le dessin dans différentes classes, mais il atteint naturellement son plus grand développement dans le cours supérieur et le cours spécial. Le dessin d'ornementation atteint un haut degré de perfection.”

Il est peut-être “difficile pour un profane de choisir parmi les travaux un exercice ou un échantillon plus digne de mention que les autres,” mais la conscience d'un connaisseur lui interdirait-elle le rejet en masse de ces échantillons ? Voilà ce qu'il importe surtout de savoir.

Parmi les dessins qui ont été envoyés, là-bas, j'en ai remarqué un tout particulièrement, parce qu'il est l'œuvre d'un excellent jeune homme de Québec que j'estime pour sa bonne volonté et son application opiniâtre. Ce dessin d'ensemble, copié sur un autre dessin, représente un immense moteur à vapeur. Il est superbement tracé et lavé. La fonte et l'acier appellent la lime ; les pierres sont de vraies pierres ; et le ciment qui les soude vous a des allures romaines tout à fait rassurantes. Au point de vue de la touche, ce dessin est absolument irréprochable, mais — car il y a un mais — le volant sur lequel passe la courroie de transmission est en grande partie dissimulé par la maçonnerie. L'œil n'en voit qu'un arc de cercle suffisant, cependant, pour se rendre compte de son diamètre. Or, la courroie, à la sortie du bloc de maçonnerie, a un écartement d'un tiers au moins inférieur au diamètre du volant.

Je fis remarquer ce défaut capital au jeune homme qui me déclara avoir fidèlement copié son modèle. Pourquoi ses professeurs ne se sont-ils pas aperçus de ce vice ? Précisément parce que l'enseignement est tout machinal dans notre malheureuse Province. On fait exécuter des dessins de mécanique aux élèves, mais on oublie de leur enseigner les lois les plus élémentaires de la mécanique. On leur fait dessiner des animaux, mais on néglige de leur inculquer la moindre notion d'histoire naturelle. Je viens de voir un vieux tableau religieux de valeur, restauré par un artiste local ; il y a là-dedans un serpent agrémenté d'une tête de crocodile ! On fait faire aux élèves des êtres humains, mais on se garde bien de leur parler d'anatomie. On leur fait faire des projections sans leur apprendre la géométrie, comme ils font du crayonnage sans connaître la théorie des ombres.

Dans toutes les branches de l'enseignement le même vice existe. On ne cherche qu'à éblouir les parents par le côté tangible mais inutile des progrès fictifs. J'ai une fillette de dix ans qui exécute au

piano des valse et des rêveries charmantes ; mais elle est incapable de faire des gammes et ne connaît des notes que leurs noms. Elle n'a jamais fait de solfège, et n'en fera jamais si je n'y mets bon ordre.

Mais nous parlons surtout du dessin. Veut-on savoir comment M. Lefèvre, professeur à l'école normale de Québec, supprime la difficulté dans le dessin d'après la bosse ? Il faut tracer les lignes et les contours d'un chapiteau, par exemple ; lorsqu'on en a obtenu le diagramme, on photographie le chapiteau et on projette les ombres d'après l'épreuve photographique.

Voilà, ce n'est pas plus malin que ça !

C'est une des découvertes que M. Lefèvre a faites dans le pays d'outre-mer, lors de la coûteuse promenade qu'il a accomplie récemment aux frais de la Province.

Eh bien, sa découverte est une sextuple sottise, et j'espère bien, s'il tente de l'appliquer à son cours, que les autorités compétentes opposeront un sage *veto* à cette gaminerie.

Son système exclut absolument la *composition* ; il ne peut faire que des copistes imparfaits, et ce n'est nullement le but de l'enseignement du dessin. De plus, un meuble, un animal, une statue, un plâtre, etc., peuvent être vus sous cent aspects divers ; dix élèves dessinant le même objet le verront de dix façons différentes. Par conséquent, le moyen d'ombrer d'après la photographie, outre qu'il est pernicieux, est impraticable.

Mais, encore une fois, on ne recherche dans l'enseignement qu'un résultat immédiat et appréciable par le vulgaire.

Lorsque les parents ne peuvent se rendre compte de l'imité de l'instruction, que reçoivent leurs enfants (ce qui arrive le plus souvent), ils sont enchantés de ces résultats trompeurs et fatals. Ils ne font alors aucune difficulté pour payer les professeurs supplémentaires à l'aide desquels la *business* des communautés prospère si gentiment.

C'est parce que tous les jours, dans toute occasion, de tous les coins du pays on crie au prodige, que nous dénonçons ces manœuvres dont le résultat est d'endormir notre laborieuse jeunesse. Oui, elle est intelligente ; oui, elle est courageuse ; oui, elle est noblement ambitieuse. Nous le savons aussi bien que vous, et peut-être mieux que vous. Mais nous savons aussi qu'elle est ignorante, qu'elle est comme figée dans un passé d'où l'on peut tirer quelques enseignements, sans doute, mais dont il convient de rejeter les principes surannés si nous voulons marcher de pair avec le progrès universel. Il ne suffit pas de

se proclamer la première nation du monde, il faut s'efforcer de n'être pas la dernière.

La réclame de l'*Inter-Océan* ne saurait prévaloir sur l'opinion de M. Steeg.

Au CANADA-REVUE, nous nous époumonons à crier casse-cou. Au lieu de rester indifférents à cette immobilité intellectuelle et d'en tirer profit, comme tant d'autres, nous signalons le danger ; nous nous exposons courageusement au mépris injuste d'une foule de braves gens terrorisés ou aveuglés ; nous supportons stoïquement toutes les injures et tous les assauts, certains de ne pas succomber, et confiants dans l'avenir qui nous rendra justice.

LUPUS.

## LIBERTE

“Trois siècles de ténèbres pèsent sur nous ; l'hérésie nous a plongés dans une nuit épaisse, où nous n'avons connu l'ordre que sous la verge du despotisme et la liberté que dans les débauches de l'anarchie. Nous gémissons, affamés de paix, de justice et d'honneur entre les embûches de ces deux monstres qui nous livrent perpétuellement l'un à l'autre, et dont le joug ne connaît ni l'honneur, ni la justice, ni la paix. Plus de chaînes pour les croyances ! plus de verrous sur les doctrines ! plus de bourreaux contre ceux qui s'offrent aux luttes de la raison ! Ne contrainçons pas le doute à se précipiter dans la révolte, et la foi à s'abriter dans l'esclavage. Que le philosophe garde son système et le Jésuite sa règle, jusqu'à ce que l'un ou l'autre, se sentant ébranlé au fond de l'âme, abjure ce qu'il crut vrai par un acte de sa liberté dont il ne rendra compte qu'à Dieu. Paix et liberté à tout homme en toute voie légale de son esprit et de son cœur ! Que l'apostat puisse s'éloigner, que l'apôtre puisse courir après lui ! Les peuples chrétiens, malgré leurs crimes, ont été élevés par la vérité au-dessus de leur primitive nature païenne ou sauvage. Ils ne sont plus ces barbares que la force seule pouvait contenir ; leur intelligence demande à n'être plus vaincue par le fer. La loi religieuse a cessé d'être la loi politique. Depuis longtemps déjà, Rome a muré les prisons du Saint-Office, et les *foudres pontificales* ne sont qu'un jugement de l'esprit contre l'esprit, dont la presse et l'opinion restent ici-bas les seuls exécuteurs. Faites de même. Soyez, quant à vous, tout ce que vous voudrez être, croyez ou niez tout ce qu'il vous plaira de nier ou de croire ; mais laissez-nous être, à notre tour, et croire ce que nous voudrons. Pratiquez et prêchez librement vos doctrines ; mais laissez-nous pratiquer et prêcher libre-



ment les nôtres. Dites que nous nous trompons, que nous servons un dogme mort ; mais ne détruisez pas, par le fer et le feu, les œuvres puissantes de la vie. Voilà comment nous entendons la liberté."—Mél. 1ere série, T. III, pages 31 et 32.

En lisant les lignes qui précèdent vous vous écrierez peut-être : Bon ! encore de la démagogie ! Encore de l'anarchie !

Mais non, pas du tout.

C'est ce bon Veillot, le mentor des Tardivel et consors, qui a écrit cela, qui l'a signé de son nom.

Il est vrai que les circonstances étaient spéciales.

Il n'écrivait pas pour le Canada mais pour la France.

Avez-vous remarqué que les écrivains catholiques ont deux façons de comprendre la liberté suivant qu'ils sont les plus forts ou les plus faibles ?

En France, Veillot s'écrie :

Plus de chaînes pour les croyances !

Ne contrainsons pas le doute à se précipiter dans la révolte !

Les foudres pontificales ne sont qu'un jugement de l'esprit contre l'esprit !

Croyez ou niez tout ce qu'il vous plaira de croire ou de nier !

Pratiquez et prêchez librement vos doctrines !

Dites que nous nous trompons !

Eh oui, voilà les principes que proclame le castorisme quand il n'est pas le maître et qu'il veut profiter de la liberté pour se glisser et mordre la main qui l'aura affranchi.

Mais voyez le castor tout puissant, au Canada, où le hiérarchie civile asservie à la hiérarchie ecclésiastique lui donne plein pouvoir.

La chanson est tout autre.

L'anathème et l'excommunication volent de bouche en bouche.

Tenir tête à un évêque ou claquer un concierge de cathédrale pèse autant dans la balance de la persécution.

Ceux qui tentent la lutte sont brisés, traqués dans leur famille et dans leurs biens.

Hasardez-vous alors à demander la liberté réclamée par Louis Veillot et vous serez écrasés !

Halte-là ! castors et calotins, vous profanez le nom chéri de Liberté toutes les fois qu'il sort de vos lèvres ou tombe sous votre plume !

LIBÉRAL.

## LA BONNE PRESSE

Il n'y a pas à dire, la *bonne presse* est dans le marasme.

Ce n'est pas seulement ici que l'*Etendard* et la *Vérité* se tordent dans les affres de l'agonie.

A Rome même, la ville sainte, les pieux organes sont dans une crise qui est bien de nature à réjouir ceux qui, comme nous, croient à l'influence néfaste du journal prétendu catholique.

La correspondance suivante, empruntée au *Mémorial Diplomatique*, donne les plus piquants détails sur l'organisation du fonds de reptiles pontifical.

Cela vaut la peine d'être lu :

Le calme et le recueillement commencent ordinairement dans le petit monde du Vatican après les fêtes de Saint-Pierre. Cette année, au contraire, on se montre agité, car les scandales et les révélations semblent vouloir dépasser la porte de bronze où les suisses vigilants ne peuvent l'arrêter. Ce qu'il y a de particulièrement curieux, c'est que toutes les choses désagréables ne viennent pas cette fois du côté de la presse anti-cléricale, mais bien de la part des journaux catholiques. C'est la presse catholique romaine qui se montre remuante et désagréable, aussi, à la secrétairerie d'Etat l'on est très excité contre les journaux et les journalistes.

Les motifs en sont nombreux.

On se trouve avant tout dans l'embarras à cause du *Moniteur de Rome*, journal auquel on a souvent donné un caractère officieux.

Fondé en 1882, par Mgr Galimberti, ce journal n'a jamais pu obtenir un tirage de 1,000 exemplaires. Le Vatican payait les frais. Peu à peu on s'est trouvé dans l'embarras, et l'an dernier la suppression de la feuille était décidée, lorsque M. Boursetty s'est présenté et a acheté le journal. Le contrat de vente a été signé le 20 novembre 1872 par le secrétaire intime du pape, Mgr Angeli, aux conditions que le journal serait continué aux frais de M. Boursetty, avec une subvention annuelle de 16,000 francs de la part du Vatican. M. Boursetty avait trouvé des bailleurs de fonds en France, et spécialement en Bourgogne, qui furent constitués comme actionnaires. Les affaires ont bien marché pendant quelques mois, mais à la fin de mai les actionnaires ont trouvé qu'on dépensait de trop et ont voulu des comptes. Depuis ce jour personne n'est plus payé, et en vain l'imprimeur et le personnel demandent au Vatican la moitié de la subvention. Le journal continue on ne sait trop comment depuis ce jour, car les actionnaires et le propriétaire se désintéressent de tout et en sont entre eux aux menaces de procès.

Il y en a qui affirment que le journal continue avec l'argent des ralliés et d'un nouveau cardinal français. D'après eux, les secours viendraient au *Moniteur de Rome* par la voie de ce cardinal qui veut à toute force faire triompher sa politique française en dépit d'autres membres du Sacré Collège. Les Galimberti et les Vannutelli, anciens nonces en Autriche, sont hostiles au secrétaire d'Etat. Celui-ci le leur rend bien, mais il est au pouvoir et peut agir directement, tandis que les autres ne peuvent agir que par influences pour soutenir une politique à tendances contraires. La lutte est assez forte, mais sourde. Il y a des mines et des contremines en tout cela. Ce qui embarrasse le cardinal Rampolla, c'est le procès dont est menacé le propriétaire effectif du journal le *Moniteur de Rome*, car certainement ce procès serait riche en révélations sur la façon dont le Vatican emploie sa presse.

Mais on espère encore étouffer le tout.

Ce qu'on n'a pu étouffer, ce sont les révélations assez embarrassantes d'un journal clérical intransigeant, le *Diritto di Roma*, qui depuis deux semaines se complait à mettre le Vatican dans un terrible embarras. Cette petite feuille a transformé son cléricalisme en prenant l'offensive contre la secrétairerie d'État. Son directeur a été trop malheureusement choyé pendant plusieurs années au Vatican, où l'on s'est servi de lui pour faire passer dans certains journaux libéraux des attaques qu'on n'aurait pu mettre dans la presse catholique. Mécontent de certains déboires, le directeur du *Diritto di Roma* va jusqu'à publier les autographes de certain prélat de la secrétairerie d'État, dans lesquels sont tracés des thèmes d'articles contre des personnages catholiques de Rome et d'Italie. Les articles les plus violents, commandés ainsi avec naïveté à un homme peu sûr, étaient dirigés contre le défunt archevêque de Malte, Mgr Buhagiar, qu'on voulait sacrifier à la politique anglaise et qu'en effet on a fait partir de Malte. Le pauvre archevêque en est mort de crève cœur. On s'imagine le scandale au Vatican et dans tout le monde ecclésiastique où depuis quinze jours il n'est plus question que de ces révélations dont la responsabilité rejaillit jusque sur les cardinaux Rampolla et Mocenni. Le parti adverse ne cache pas sa joie.

Dimanche dernier, les cardinaux-administrateurs des biens du Saint-Siège ont tenu une séance assez orageuse, dans laquelle les trois adversaires Aloisi-Masella, De Ruggiero et Macchi ont demandé aux cardinaux Rampolla et Mocenni compte des sommes dépensées pour la presse, et ont fait une violente opposition à toute idée nouvelle de subventionner les journaux.

Cela va mettre la presse catholique subventionnée par le Vatican dans une situation assez pénible, et spécialement la presse catholique de Rome et d'Italie qui, pour une autre cause encore, va se trouver dans l'embarras.

Jusqu'ici les journaux catholiques pouvaient en Italie donner des abonnements aux prêtres contre un certain nombre de messes à célébrer. Sur présentation des certificats de célébration de messe, le Vatican passait aux journaux les honoraires de ces messes. Mais des abus se sont glissés dans le système, et comme il est difficile de les corriger, le Vatican a lancé un décret par lequel il n'autorise plus ce genre de paiement. Il y a des journaux qui de cette façon perdent un millier d'abonnés. C'est pour eux l'arrêt de mort. On peut s'imaginer le mécontentement de part et d'autre!

VATICAN.

Les acheteurs de pianos et orgues sont invités aux entrepôts de Willis et Cie., 1724 rue Notre Dame, près de la rue McGill, pour examiner leur assortiment de première classe de pianos et orgues. Pianos Knabe, Bell, Williams et orgues Bell. Vieux pianos et orgues acceptés en paiement partiel, et valeur entière accordée.

## LES BIENS DU SEMINAIRE

Des sujets d'actualité immédiate et des recherches nombreuses ont interrompu la série annoncée d'articles sur les Biens du Séminaire; nous les reprendrons dans un prochain numéro.

Il nous reste à traiter :

3. Le Séminaire remplit-il ses obligations?

4. Y a-t-il moyen de l'obliger à les remplir?

CHERCHEUR.

## LE TESTAMENT DU PÈRE HYACINTHE

Nos lecteurs seront probablement intéressés après avoir pris connaissance du texte de cet important document d'en lire l'appréciation par un rédacteur du *Journal des Débats*, qui, naturellement, ne peut pas être considéré comme hostile :

C'est, en effet, un fort beau morceau que ce testament de M. Loyson. La pompe du langage est un peu surannée; les idées sont vagues et flottantes. Du Lamartine! dit-on parfois. Non! plutôt de l'Éugène Pelletan. Mais, malgré tout, le style du vieux prédicateur a de nobles fiertés et de graves mélancolies. Le souffle qui l'anime ne faiblit pas. Chaque phrase est semblable à une grande voile gonflée de brise. Littérairement, M. Loyson est le même que le Père Hyacinthe. C'est toujours l'orateur généreux et sonore de Notre Dame. L'ancien moine a pu emprisonner sa forte stature dans une triste et mesquine redingote. Son style a gardé le beau costume d'autrefois, l'ampleur et les plis opulents de la robe abandonnée. Et ceci est plus surprenant encore, ni les affronts subis, ni les épreuves traversées n'ont enlevé aux périodes le rythme heureux et plein des jours de paix et de triomphe.

Dans son testament, M. Hyacinthe Loyson ne nous apprend rien qu'il n'ait déjà déclaré en mille discours. C'est ici l'éloquent résumé de toutes ses chimères: il ne regrette rien; il ne renie rien; il ne doute de rien. Il proclame toujours que son mariage fut l'acte "le plus chrétien" de sa vie, et que "la pire des illusions est celle de la perfection monacale". Il y a quelque grandeur dans cette attitude.

Maintenant, que vaut cette sérénité? Est-ce l'assurance d'un juste qui a trouvé la paix dans la vérité? Est-ce la bravade d'un malheureux que l'orgueil rive à son erreur? Est-ce l'attitude d'un vieux tragédien?... Nul ne le sait et nul n'a le droit de le rechercher. Le Père Hyacinthe, depuis le jour où il a quitté le couvent, a reçu trop d'injures et subi trop d'amertumes pour qu'on ne lui fasse pas aujourd'hui la charité d'un peu de silence. On l'a insulté de toutes les façons. Lorsqu'il a abandonné l'Église, on a souri de sa révolte; on a conté qu'il avait alors tout juste quarante-deux ans, l'âge critique où, selon les hagiographes, sévissent les grandes tentations, où les Pères du Désert voyaient passer dans le crépuscule

*choræas virginum saltantium*, et s'enfuyaient vers Alexandrie. Puis, lorsqu'il a voulu instituer un culte à Paris, il a connu toutes les tristesses et tous les sacrifices qu'imposent aux âmes pieuses les exigences du temporel. Quand il quêta pour lui-même et les siens dans son église, il a dû subir la curiosité et souvent la raillerie des badauds; j'ai entendu quelqu'un lui demander un jour, en lui présentant un franc à l'effigie de Pie IX: "Recevez-vous les pièces du Pape?" Et cette publication même du testament à la première page de *Figaro!* n'évoque-t-elle pas tout de suite le souvenir de ce cri de Chateaubriand dans l'avant-propos des *Mémoires d'outre-tombe*: "Personne ne peut savoir ce que j'ai souffert d'avoir été obligé d'hypothéquer ma tombe?"

ANDRÉ HALLAYS.

## LE CANADA EN FRANCE

Nous empruntons au *Courrier* de St. Hyacinthe, un fragment d'une lettre lamentable que lui écrit un chanoine ami.

Cette lettre que nous publions sans commentaires fera dans notre prochain numéro l'objet d'un piquant article.

Ce qui est certain, c'est que Cherbourg a un lycée ou collège de 500 élèves. Il y a un aumônier qui leur dit la messe le dimanche et peut même leur faire une instruction. Il y a du latin et du grec et de la philosophie, pour ceux qui se destinent à la médecine et au droit. Les autres suivent les cours classiques modernes, 1<sup>o</sup> sans aucune langue morte, mais force anglais et force allemand. Et tout cela pour être pratique! Sait-on mieux le français et les choses pratiques qu'au temps de jadis? *Credat Judæus Apella*. M. Thiers ne l'aurait pas admis.

A ce propos laissez-moi vous faire part d'une intéressante conversation que j'ai eue, il y a deux ou trois jours, avec un homme fort intelligent que j'ai rencontré en voyageant de St. Malo à Cherbourg.

Je voyage volontiers, de temps en temps, en troisième classe ou en deuxième. Cela va bien aux proportions de ma bourse de séminariste. Mon accoutrement me fait assez facilement passer pour un américain ou un anglais.

Or, j'avais pour vis-à-vis le monsieur en question. Nous causions. Il m'adresse la parole en anglais, en fort bon anglais, mais avec un certain quelque chose qui me fit juger qu'il était français.

Bientôt il apprend que je suis américain; que je connais le Canada; que je n'ai pas de préjugés; etc., etc.

Ce monsieur est très content de la tournure que va prendre la question scolaire aux États-Unis. Le Canada-Français est encore fort arriéré, mais patience, cela viendra, "Nous, dit-il, nous travaillons lâbas, non sans succès."

"Mais, lui dis-je, comment l'entendez-vous? Il y a beau temps que je n'ai plus de nouvelles de ces pays-là, et je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Comment, vous ne savez pas "that the ball has been set ralling" au Conseil de l'Instruction publique, par une proposition qui tend à exiger l'examen pour tous et toutes, les instituteurs et institutrices, même appartenant à des ordres religieux? Il est vrai que nous laissons l'examen aux évêques, mais, patience, ce n'est qu'un premier pas.

"Et, dis-je, la proposition a-t-elle été acceptée?"

"Non; tous les évêques ont voté contre; tous les laïques, moins deux, ont voté pour.

"Ainsi, elle est perdue?"

"Oui; mais pour renaître. Car, M. Mason ou Masson, je ne sais plus qui, aurait dit: Vous voulez la guerre, vous l'aurez.

"Certes, dis-je, voilà vraiment *a new departure*. C'est toute une révélation. Et, en parlant de cela, j'ai remarqué que vous disiez: nous.—Est-ce que vous seriez canadien-français? Ou bien, avez-vous avec eux des relations qui expliquent ce nous?"

Mon interlocuteur sourit. "N'ayant pas l'honneur de savoir dans quelles eaux vous nagez, me dit-il, je ne puis que répondre ceci: mes amis et moi, nous nous réjouissons de tout mouvement dont le résultat final est de mettre l'éducation sous le contrôle de l'État. Nous avons obtenu cela en France; nous y arriverons au Canada. Je vous avoue que je fus surpris et affrayé. On m'avait dit, à Paris, que la maçonnerie européenne avait au Canada ses agents qui travaillent plus ou moins ouvertement, à arracher l'enfance et la jeunesse à l'Église pour réaliser le plan des loges: l'État éducateur, afin d'arriver à l'éducation laïque et sans religion. On me l'avait dit, mais je ne le croyais pas. Aujourd'hui je crains beaucoup..."

## UN REMÈDE

Un de nos amis nous écrit pour nous demander s'il n'y a pas un moyen légal pour protéger son intérieur contre l'espionnage occulte qui se pratique partout sous le couvert de pieuses ou charitables pratiques.

Les amis du CANADA-REVUE étant sujets en général à ce genre d'opérations, à la Basile, nous croyons intéressant de porter à leur connaissance le texte d'une loi de l'État de New-York qui punit les actes de ce genre.

Voici le texte de l'article de loi en question:

"Toute personne qui rôde aux abords d'une maison ou s'y introduit secrètement dans le but d'écouter ce qui s'y dit à l'intérieur, afin de rapporter ou de publier ce qu'elle a entendu pour vexer ou ennuyer d'autres personnes, est coupable de délit et passible de la peine dont le délit est puni."

N'y aurait-il pas moyen de faire proposer quelque chose de semblable par un de nos députés à Québec?

LEX.

## GUY DE MAUPASSANT

PAR

EMILE ZOLA

Aux obsèques de Guy de Maupassant, l'éloge funèbre du défunt a été fait par Emile Zola dans un magistral discours que nous reproduisons ci-après :

Messieurs,

C'est au nom de la Société des gens de lettres que je dois parler. Mais qu'il me soit permis de parler au nom de la littérature française, et que ce ne soit pas le confrère d'armes, l'aîné, l'ami qui vient ici rendre un suprême hommage à Guy de Maupassant.

J'ai connu Maupassant, il y a dix-huit ou vingt ans déjà, chez Gustave Flaubert. Je le revois encore tout jeune, avec ses yeux clairs et rieurs, se taisant, d'un air de modestie filiale, devant le maître. Il nous écoutait pendant l'après-midi entière, risquait à peine un mot de loin en loin ; mais, de ce garçon solide, à la physionomie ouverte et franche, sortait un air de gaieté si heureuse, de vie si brave, que nous l'aimions tous, pour cette bonne odeur de santé qu'il nous apportait. Il adorait les exercices violents, des légendes de prouesses surprenantes couraient déjà sur lui. L'idée ne nous venait pas qu'il pût avoir un jour du talent.

Et puis, éclata *Boule de Suif*, ce chef-d'œuvre, cette œuvre parfaite de tendresse, d'ironie et de vaillance. Du premier coup, il donnait l'œuvre décisive, il se classait parmi les maîtres. Ce fut une de nos grandes joies, car il devint notre frère à nous tous qui l'avions vu grandir, sans soupçonner son génie. Et, à partir de ce jour, il ne cessa plus de produire avec une abondance, une sécurité, une force magistrale, qui nous émerveillaient. Il collaborait à plusieurs journaux. Les contes, les nouvelles se succédaient, d'une variété infinie, tous d'une perfection admirable, apportant chacun une petite comédie, un petit drame complet, ouvrant une brusque fenêtre sur la vie. On riait et l'on pleurait, et l'on pensait, à le lire. Je pourrais citer tels de ces courts récits qui contiennent en quelques pages la moëlle même des gros livres que d'autres romanciers auraient écrits certainement. Mais il me faudrait tous les citer, et certains ne sont-ils pas déjà classiques, comme une fable de la Fontaine ou un conte de Voltaire ? Maupassant voulut élargir son cadre pour répondre à ceux qui le spécialisaient en l'enfermant dans la nouvelle, et, avec cette énergie tranquille, cette aisance de belle santé qui le caractérisaient, il écrivit des romans superbes, où toutes les qualités du conteur se retrouvaient comme agrandies, affirmées par la passion de la vie. Le souffle lui était venu, ce grand souffle humain qui fait les œuvres passionnantes et vivantes. Depuis *Une Vie* jusqu'à *Notre Cœur*, en passant par *Bel-Ami*, par la *Maison Tellier* et *Fort comme la mort*, c'est toujours la même vision forte et simple de l'existence, une analyse impeccable, une façon tranquille de tout dire, une sorte de franchise saine et généreuse qui conquiert tous les

cœurs. Et je veux même faire une place à part à *Pierre et Jean*, qui est, selon moi, la merveille, le joyau rare, l'œuvre de vérité et de grandeur qui ne peut être dépassée.

Ce qui nous frappait, nous qui suivions Maupassant de toute notre sympathie, c'était cette conquête si prompte des cœurs. Il n'avait eu qu'à paraître et qu'à conter ses histoires, les tendresses du grand public étaient aussitôt allées avec lui. Célèbre du jour au lendemain, il ne fut même pas discuté, le bonheur souriant semblait l'avoir pris par la main pour le conduire aussi haut qu'il lui plairait de monter. Je ne connais certainement pas un autre exemple de débuts si heureux, de succès plus rapides et plus unanimes. On acceptait tout de lui ; ce qui aurait choqué sous la plume d'un autre passait dans un sourire.

Il satisfaisait toutes les intelligences, il touchait toutes les sensibilités, et nous avions ce spectacle extraordinaire d'un talent robuste et franc, sans concession aucune, qui s'imposait d'un coup à l'admiration, à l'affection de ce public lettré, de ce public moyen qui, d'ordinaire, fait payer si chèrement aux artistes originaux le droit de grandir à part.

Tout le génie propre de Maupassant est dans l'application de ce phénomène. S'il a été, dès la première heure, compris et aimé, c'était qu'il apportait l'âme française, les dons et les qualités qui ont fait le meilleur de la race. On le comprenait parce qu'il était la simplicité, la mesure et la force. On l'aimait, parce qu'il avait la bonté ricuse, la satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la gaieté brave qui persiste quand même sous les larmes.

Il était de la grande lignée que l'on peut suivre depuis le balbutiement de notre langue jusqu'à nos jours, il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison et la lumière de notre littérature. Les lecteurs, les admirateurs ne s'y trompaient pas, ils allaient d'instinct à cette source limpide et jaillissante, à cette belle humeur de la pensée et du style, qui contentait leur besoin. Et ils étaient reconnaissants à un écrivain pessimiste de leur donner cette heureuse sensation d'équilibre et de vigueur, dans la parfaite clarté des œuvres.

Ah ! la clarté ! Quelle fontaine de grâce où je voudrais voir toutes les générations se désaltérer ! J'ai beaucoup aimé Maupassant, parce qu'il était vraiment, celui-là, de notre sang latin et qu'il appartenait à la famille des grandes honnêtetés littéraires. Certes, il ne faut point borner l'art, il faut accepter les compliqués, les raffinés et les obscurs ; mais il me semble que ceux-ci ne sont que la débauche, ou, si l'on veut, le régal d'un moment, et qu'il faut bien en revenir toujours aux simples et aux clairs comme on revient au pain quotidien qui nourrit sans lasser jamais. La santé est là, dans ce besoin de soleil, dans cette onde qui vous enveloppe de toutes parts. Peut-être la page de Maupassant que nous admirons lui a-t-elle coûté un effort. Qu'importe si cette fatigue n'apparaît pas, si nous sommes réconfortés par le naturel parfait, la tranquille vigueur qui en déborde ! On sort de cette page comme ragaillardisé soi-même avec l'allégresse

morale et physique que donne une promenade sous la pleine lumière du jour.

Des années de continuelle production se passaient, et Maupassant allait en évoluant peu à peu vers d'autres terres d'observation. Il avait toujours eu la curiosité des lieux nouveaux, des contrées inconnues. Il voyageait beaucoup, rapportait une vision intense des pays qu'il avait traversés.

Son goût de la clarté et de la simplicité lui donnait l'horreur du métier littéraire. Jamais homme n'a senti l'entre moins que lui, et il n'arrivait même à l'affectation de ne jamais parler littérature, de vivre à l'écart du monde des lettres travaillant par nécessité, disait-il, et non dans un but de gloire. Cela nous étonnait un peu, nous autres, dont l'idée de littérature a mangé l'existence. Pourtant, aujourd'hui, je crois bien qu'il avait raison, et que la vie mérite d'être vécue pour elle-même, en dehors du travail, il faut aussi la vivre pour la connaître, et il est certain que Maupassant, dans ces dernières années, avait singulièrement élargi son monde de paysans et de bourgeois, qu'il avait acquis un sentiment plus délicat et plus profond de la femme, qu'il marchait à des œuvres plus fouillées et plus simples. Je sais bien que quelques-uns commençaient à regretter le Maupassant des débuts, et moi-même je ne le voyais pas sans inquiétude perdre de son bel équilibre. Mais ce n'est point ici le lieu de juger encore l'ensemble de son œuvre, et ce qu'on peut dire, c'est que, jusqu'au dernier jour, ce prétendu indifférent de la littérature aimait passionnément son art, et qu'il cherchait toujours, qu'il s'efforçait de progresser toujours, avec le sens de plus en plus aiguisé de la vérité humaine.

Il fut comblé de tous les bonheurs, et j'insiste, car la grandeur de la figure qu'il laissera dans la mémoire des hommes est sans doute ici. Je veux le revoir avec son visage riant, certain du triomphe, quand il venait me serrer la main, aux heures joyeuses de la jeunesse. Je veux le revoir plus tard, dans son succès si aisé, accueilli de tous, fêté, acclamé, porté à la gloire comme par un envollement naturel. Il avait toutes les chances, même celle de ne pas faire de jaloux au milieu d'une victoire si prompte, car il gardait les cœurs qu'il avait conquis. Pas un de ses amis de la première heure ne souffrait de sa fortune, tellement il était resté un sincère et cordial compagnon. Cela paraissait tout naturel, qu'il fut comblé par le sort; on ne sentait marcher devant lui que les fées bienfaisantes qui sèment de fleurs la route, jusqu'à quelque couronnement d'apothéose, dans une vieillesse avancée. Sur-tout, on se félicitait de sa santé qui semblait inébranlable, on le proclamait avec justice le tempérament le mieux pondéré de notre littérature, l'esprit le plus net, la raison la plus saine. Et ce fut alors que l'effroyable coup de foudre le détruisit.

Lui, grand Dieu! fut frappé de démence! Tout ce bonheur, toute cette santé coulant d'un coup, dans cette abomination! Il y avait là un tournant de vie si brusque, un abîme si inattendu, que les cœurs qui l'ont aimé, ses milliers de lecteurs en ont gardé une sorte de fraternité douloureuse, une tendresse décuplée et toute saignante. Je ne veux pas dire que sa

gloire avait besoin de cette fin tragique. d'un retentissement si profond dans les intelligences, mais son souvenir, depuis qu'il a souffert cette passion affreuse de la douleur et de la mort, a pris en nous je ne sais quelle majesté souverainement triste, qui le hausse à la légende des martyrs de la pensée.

En dehors de sa gloire d'écrivain, il restera comme un des hommes les plus heureux et les plus malheureux de la terre, celui où nous sentons le mieux notre humanité espérer et se briser, le frère adoré, gâté, puis disparu au milieu des larmes.

Et, d'ailleurs, qui peut dire si la douleur et le mort ne savent pas ce qu'elles font? Certes, Maupassant, qui, en quinze années, avait publié près de vingt volumes, pouvait vivre et tripler ce nombre et emplir à lui seul tout un rayon de bibliothèque. Mais, le dirais-je? Je suis parfois pris d'une inquiétude mélancolique devant les grosses productions de notre époque. Oui, ce sont de longues et consciencieuses besognes, beaucoup de livres accumulés, un bel exemple d'obstination au travail.

Seulement, ce sont là aussi des bagages bien lourds pour la gloire, et la mémoire de hommes n'aime pas à se charger d'un pareil poids. De ces grandes œuvres cycliques, il n'est jamais resté que quelques pages. Qui sait si l'immortalité n'est pas plutôt une nouvelle en trois cents lignes, la fable ou le conte que les écoliers futurs se transmettront comme l'exemple inattaquable de la perfection classique.

Et même ce serait là la gloire de Maupassant, que ce serait encore la plus certaine et la plus solide des gloires.

Qu'il dorme donc son bon sommeil si chèrement acheté, confiant dans la santé triomphante de l'œuvre qu'il laisse. Elle vivra et le fera vivre. Nous qui l'avons connu et aimé, nous resterons le cœur plein de sa robuste et douloureuse image. Et, dans la suite des temps, ceux qui ne le connaîtront que par ses œuvres l'aimeront pour l'éternel chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

EMILE ZOLA.

#### (Du doux *Monde Illustré*.)

C'est avec plaisir que LE MONDE ILLUSTRÉ s'associe aux autres journalistes de cette ville, pour féliciter l'hon. M. Ouimet sur son esprit de justice dans l'exercice du patronage de son département. *La Presse* annonce que l'honorable ministre n'attend que l'achèvement de l'édifice que le gouvernement fait construire à Saint-Hyacinthe pour y placer un ancien éditeur de journal, comme gardien des bureaux publics, qui doivent y être installés sous peu. "Il est juste de remarquer que Sa Grandeur l'évêque de Saint-Hyacinthe, par une lettre dernièrement adressée à l'hon. M. Ouimet, recommande très fortement cette dernière nomination."

Que c'est donc beau et utile d'être bon catholique!

## LE TROMPETTE

NOUVELLE.

Le colonel demanda au chef de musique :

— Quel est le meilleur de vos élèves trompette, cette année ?

— C'est Brutus, mon colonel. Il sonne comme un ancien. Malheureusement, depuis huit mois qu'il est au régiment, il n'a pas pu apprendre à lire. Il montre une grande bonne volonté, mais la tête n'y est pas. Pourtant il a des dispositions étonnantes pour la musique. S'il savait seulement épeler, je le proposerais comme trompette.

— Vous entendez, mon garçon, appliquez-vous : je ne vous nommerai trompette que quand vous saurez lire.

Et le colonel quitta la salle de répétition.

Brutus était un peu simple d'esprit. Un bedeau l'avait, un matin de moisson, trouvé sous le porche d'une église de village, en Beauce. C'était probablement l'enfant de quelque fille venue du Morvan pour la moisson, car dans les petits pays on connaît au juste celles qui ont fauté et il n'y avait personne à cette époque dans le village beauceron à qui on pût attribuer l'enfant trouvé. Le maire, homme fort, lui donna le nom de Brutus à l'état civil. La commune paya une modique somme à une femme pour l'élever "au petit pot." L'instituteur ne put jamais lui apprendre l'alphabet et à dix ans Brutus fut promu aux fonctions de vacher communal.

Le matin il parcourait l'unique rue du village, soufflant à pleins poumons dans sa trompe en fer-blanc ; les ménagères détachaient leurs vaches qui s'en allaient d'un pas pesant, meuglant à l'unisson derrière la trompe aux sons rauques et puissants. Tout le jour Brutus gardait les vaches sur le *pâtis* communal, et quand le soleil baissait, le vacher, rebouchant sa trompe, s'en revenait suivi du troupeau docile ; tout le long il soufflait pour avertir de la rentrée et les femmes avec leurs seaux attendaient les bêtes qui retrouvaient d'elles-mêmes leur étable.

Quand Brutus avait fini, il s'en allait déposer la trompe communale dans le bûcher de la mairie, et cessait d'être fonctionnaire sérieux pour redevenir un galopin. Il couchait sur la paille des écuries et mangeait la soupe "par droit de vacherie" successivement dans toutes les maisons dont il gardait le bétail.

On le gratifiait quelquefois d'un vêtement de rebut. Il n'était pas difficile pour les habits.

Brutus arriva au régiment avec sa classe. Son "ancien" eut beaucoup de mal à le dresser, "il était plus bête que son nom." Pourtant on remarqua son admiration pour la trompette. A la salle de musique il devint très vite le meilleur "soufflant" du régiment. Pas un trompette pour sonner mieux que lui le réveil "en fanfare" ou les notes lentes de l'extinction des feux. Brutus avait pris la garde la veille à cinq heures. En tenue de service comme les hommes de garde, il se tenait au poste pour toutes les sonneries du service intérieur.

Ce matin-là, la besogne ne devait pas être grande. Depuis près d'une heure le régiment tout entier était parti pour une marche préparatoire aux manœuvres et Brutus après avoir sonné le boute-selle et à "cheval" fumait tranquillement sa pipe devant le corps de garde. Le quartier était désert. Les malades à l'infirmerie, les employés aux ateliers, il ne restait pas un homme aux chambres.

Dans l'immense cour un vol de moineaux pillait un crottin oublié par le balai des corvées. L'adjudant de semaine, désœuvré, cherchait à les tuer avec une carabine Flobert.

Au fond de la cour, par l'allée qui descend aux magasins à fourrage, un homme arriva, tout courant. Les moineaux s'envolèrent et l'adjudant furibond, interpellait le trouble-fête, mais celui-ci :

— Mon lieutenant, le feu... au magasin. L'adjudant se précipita. On ne voyait rien, pas un filet de fumée. Le préposé aux fourrages expliqua qu'il venait de s'apercevoir que le feu avait pris spontanément, par fermentation, dans le foin, rentré trop frais. Cela couvrait par dessous, mais l'incendie allait éclater d'un moment à l'autre. L'adjudant sacrait :

— Pas un homme au quartier ! Ça sera propre !

Il courut au corps de garde, envoya un homme chercher les pompiers au pas gymnastique ; puis il réfléchit qu'il fallait à tout prix rattrapper le régiment. La première heure de la marche en colonne devait se faire au pas, ensuite une halte pour serrer les rangs.

Un cheval, exempt de service mais suffisamment valide, fut sellé d'un tour de main. Un homme de garde allait sauter en selle. L'adjudant l'arrêta.

— Pas vous. Le trompette. Brutus, tu vas partir au galop par la route de Châtellenot. Dès que tu verras, loin devant toi l'arrière-garde, tu sonneras *halte* en galopant toujours, cela les arrêtera quelques minutes plus tôt ; il faut qu'on soit revenu dans une demi-heure, sans cela le quartier est foutu. Au galop tout le temps, tiens bien ton cheval et tant pis si tu le crèves !

Brutus prit sa trompette et partit. Huit minutes après il traversait Châtellenot comme une trombe, effrayant les enfants et les femmes sur le seuil des maisons, écrasant des poules affolées. A la sortie du village il vit, très loin encore, la queue de la colonne. Son cheval commençait à haleter, il enfonça les éperons. Puis il empoigna sa trompette pour être prêt. Un kilomètre passa sous ce galop furieux : l'animal râlait.

Bien qu'il fût à plus d'une demi-lieue, Brutus commença à lancer devant lui les trois notes courtes de la sonnerie *halte*. Le cheval essaya de ralentir, Brutus l'éteignit de toutes ses jambes, et la pauvre bête, fouettant de la queue les molettes qui la déchiraient, fournit un suprême effort. Des gouttes de sang sortaient avec son souffle par les naseaux. Brutus distinguait maintenant le peloton d'arrière-garde à 1,500 ou 1,800 mètres. On avait dû entendre son appel, mais sans prêter grande attention. Le programme de la marche ne contenait pas la sonnerie en arrière.

Le trompette galopait toujours, mais sa monture à bout de force manqua du devant et s'abattit sur la route. Le malheur fit que Brutus ne put se dégager et le cheval tomba de tout son poids sur la jambe gauche du cavalier. Un rauquement passa dans le cuivre; une douleur horrible déchira les chairs de l'homme: Brutus avait la cuisse cassée. Quand il fut par terre, il ne vit plus la colonne, il crut qu'il allait mourir et ses yeux tournèrent. Mais l'instrument était encore dans sa main droite, l'adjutant avait dit: "Tu sonneras jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent"; fidèle à la consigne, le trompette fit un effort surhumain et remit l'instrument à sa bouche.

A l'arrière-garde, un officier dit:

— C'est singulier. Quel est cet imbécile qui galopait en soufflant sans discontinuer? Envoyez donc un homme de pointe pour savoir ce que c'est.

Quand Brutus vit arriver le cavalier il défaillait. Il put dire:

— Le feu... au quar... et il se renversa.

La voiture d'ambulance rapporta le trompette à l'hôpital. Son capitaine et le colonel vinrent le voir. Brutus délirait, il délirait, il criait au feu et réclamait la trompette. Le lendemain, à l'appel de trois heures, devant les escadrons formés en cercle, les fourriers lurent la décision. Puis ils reprirent:

ORDRE!

Les hommes saluèrent.

"Le colonel porte à la connaissance du régiment la belle conduite de l'élève-trompette Brutus qui, par son courage, a sauvé le quartier de cavalerie d'une destruction complète, en continuant, malgré une blessure grave, à sonner pour arrêter la marche du régiment qui s'éloignait. L'élève-trompette Brutus est mis à l'ordre du jour et nommé trompette."

A l'hôpital, Brutus, malgré tous les soins, allait très mal. La fièvre ne céda pas et le blessé s'affaiblissait. L'os brisé avait déchiré les chairs et la plaie s'était dangereusement envenimée. Le médecin était très inquiet. Le colonel fit demander pour Brutus la médaille militaire. Les journaux avaient parlé de l'accident, l'opinion s'était émue: la nomination fut à l'*Officiel* deux jours après.

Le colonel apporta lui-même la médaille au blessé,

Quand Brutus la vit sur son drap, un flot de sang rougit ses joues émaciées, il serra silencieusement la main de son colonel.

— Es-tu content, mon brave? Soigne-toi, obéis bien aux sœurs, et dans un mois ou deux...

— Oh! mon colonel, ça ne sera pas si long. Pourtant, si c'était un effet de votre bonté, je voudrais bien avoir ma trompette, oh! pas pour sonner, mais qu'elle soit là!

Le colonel promit, et quand il s'en alla, le médecin-major vit deux grosses larmes qui roulaient sur sa moustache.

Brutus mourut le lendemain.

Son escadron et tous les trompettes du régiment assistèrent à l'enterrement; quatre hommes et un brigadier en armes rendaient les honneurs. Sur le cercueil, la tunique de Brutus avec la médaille militaire,

et sa trompette à demi écrasée dans sa chute. Le colonel ayant appris que Brutus n'avait pas de famille, conduisit le deuil en tête de l'escadron.

Devant la fosse béante, les quatre hommes présentèrent les armes et le colonel très ému jeta la première pelletée de terre. La trompette faussée a été mise, avec la médaille de Brutus, à la salle d'honneur du régiment

M. CHAMPIMONT.

## RAILLIEMENT

M. de Cassagnac s'indigne ce matin, dans *l'Autorité* de la conduite du haut clergé:

"Les évêques nouveaux, les cardinaux tout frais émoulus, se vengent sur eux de la peine qu'ils ont eue à conquérir la mitre et le chapeau.

Les grands bergers du troupeau catholique prétendent signer la paix avec les loups rouges, et, comme gages, nous livrent à eux, nous, les chiens dévoués, fidèles et mordants.

Bien plus même, des apostats, des renégats, sous le nom de ralliés, nous disputent notre mandat électoral, pour le livrer à l'ennemi, estimant que nous allons trop loin dans vos revendications libérales, que le temps de la protestation est passé, et que sonne pour l'Église l'heure de la résignation.

Que sont devenues les protestations d'antan, contre les lois infâmes, contre les expulsions, contre les suppressions de traitement?

Plus un cri, plus un mot, plus un geste.

Le haut clergé, clergé de choix, au gré de la République, paye ses places par le silence, et y ajoute généreusement le blâme pour nous qui nous souvenons, pour nous qui ne voulons rien céder, pas une pierre de nos églises, pas un pouce de notre territoire spirituel.

Voilà la situation."

Elle est lamentable.

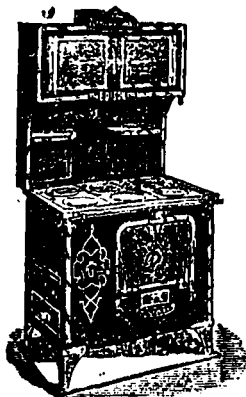
FRANCE.

Parmi les attractions nouvelles engagées par Messieurs Lavigne et Lajoie cette semaine, nous sommes heureux de voir les noms de nos amis Delaur et de Brimont, qui nous arrivent avec des duos nouveaux, qu'ils rendent avec un *brio* enlevant. Aussi les applaudissements ne leur sont pas ménagés et notre population se porte aux représentations, que c'est une bénédiction de voir ça. Les bons souvenirs qu'ils ont laissés lors de leur passage à Montréal portent leurs fruits, aujourd'hui, et nous les reverrons toujours avec plaisir. Mentionnons aussi, parmi les attractions, Bellak et Aouda, avec leurs trucs nouveaux. La prestesse du magicien émerveille tout le monde.

C'est aussi une excellente idée des organisateurs du Parc Sohmer de laisser entrer les enfants à moitié prix dans l'après-midi. Ils en profitent largement.

# MANUFACTURE DE COFFRES FORTS DE LA PUISSANCE

MEDAILLE D'ARGENT



centenaire 1876.

Et Poeles de Cuisine en Acier et Fer Battu

**C. CHAPLEAU**, Prop.

414 RUE ST. LAURENT

Atelier : Coin des rues Ontario & St. Charles Borromeo

**MONTREAL.**

## L'AMERIQUE FRANCAISE,

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE,

NAPOLÉON THOMPSON, - Propriétaire-Editeur.

BUREAUX : 33-43, GOLD STREET, N.Y., U.S.

ABONNEMENTS (Canada).

Un an, franc de port. .... \$3.00  
Six mois, " " ..... 2.00

PAYABLES D'AVANCE.

Le seul journal illustre francais d'Amérique



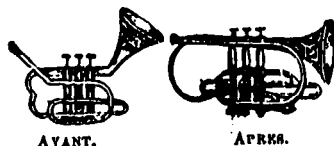
## COGNAC Vve MASSON & CIE.,

Ce Cognac, qui vient d'obtenir la Medaille d'or a l'Exposition Internationale d'Hygiene de Vienne, se recommande d'une façon toute particulière pour sa saveur sa pureté et ses qualités fortifiantes pour les malades. En vente chez tous les principaux épiciers et dans les meilleurs hôtels.

Agence Generale pour le Canada,

516 RUE ST. PAUL. MONTREAL

19-92



## GEORGE VIOLETTI

Fabricant et Importateur D'Instruments de Musique  
Bureaux à vendre et réparations de toutes sortes  
1635 rue Notre-Dame, - MONTREAL.

## CANADA-REVUE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE.

À Montréal..... \$3 50  
Hors de Montréal..... 3 00  
En France..... 20 francs

**A. FILIATREAU**,

Directeur-Gerant.

312 rue Craig,  
Boite Postale 324.

Téléphone 6826

## MORTON, PHILLIPS & CO.

PAPETIERS,

Imprimeurs et Fabricants de Livres Blancs,

1755 & 1757 rue Notre Dame, Montreal

AGENTS POUR LA

## MACHINE A ECRIRE

"CALIGRAPH"

Cette Machine est la plus rapide, produit le plus de copies et est munie de tous les accents necessaires.



AGENCE ETABLIE EN 1862

# GUSTAVE FAUTEUX,

COURTIER D'ASSURANCE

## FEU, VIE ET MARINE

Membre du Fire Underwriters' Association

Directeur du Board of the Montreal Fire Insurance Brokers  
et Agent de la Compagnie

North British and Mercantile Fire and Life Insurance Co.

LA COMPAGNIE LA PLUS PUISSANTE AU MONDE.

CAPITAL.....	\$15,000,00
FONDS INVESTIS.....	52,053,71
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	4,599,75
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

M. FAUTEUX s'occupe avec beaucoup de soin des assurances de ses nombreux clients en l'ayant dans les meilleures compagnies, et en cas de feu, par son expérience, leur facilitant un prompt et libéral règlement de leurs pertes dans le plus bref délai.

Bureau—No. 78 rue St. Francois Xavier, Montreal.

Bell Telephone No. 318

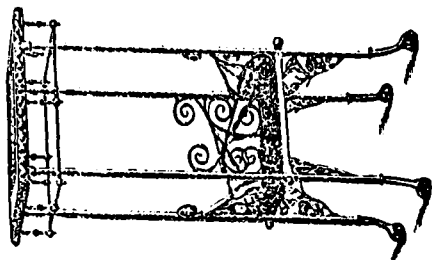
# RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

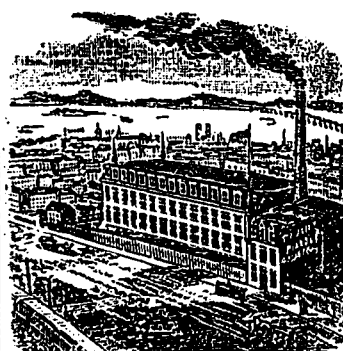
Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes  
faits sur commandes, aussi en  
main un immense stock de meub-  
les de toutes sortes à des prix  
très modérés.



# THOS F. G. FOISY

FABRICANT DE



PIANOS

DROITS,

CARRÉS

ET A QUEUE

214 Rue Papineau,  
MONTREAL.

Telephones 7227 et 1700.

M. FOISY fait le commerce de gros et de détail. Les communautés religieuses ont tous intérêt à s'adresser à cette maison.

Les pianos canadiens fabriqués par la maison Foisy sont garantis pour cinq ans.

Pianos faits à ordre pour convenir à l'ameublement des salons.

Les grandes réparations seulement sont faites par la maison Foisy, et exécutées dans le plus bref délai sur le même principe que les pianos neufs.

Agents demandés dans toutes les parties du pays.

# ARCHAMBAULT

Photographie Artistique

1662 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.

Spécialité de portraits grandeur nature au pastel.

# LE SUN,

Compagnie d'Assurance sur la Vie.

DU CANADA.

1892 - PROGRES ET PROSPERITE. -

Les Resultats de l'Accroissement d'une Année.

Items du rapport de l'année 1892.

Assurance sur la vie en force le 1er Janvier 1893.....	\$23,001,048.04
Augmentation sur l'année précédente.....	4,464,081.80
Nouvelles propositions reçues en 1892.....	8,500,457.10
Augmentation sur 1891.....	2,864,935.50
Revenus pour l'année finissant le 31 Dec. 1892.....	1,134,867.61
Augmentation sur 1891.....	214,893.04
Actif au 31 Décembre 1892.....	3,403,700.88
Augmentation sur 1891.....	518,120.44
Réserve pour la sécurité des porteurs de police.....	2,088,320.28
Augmentation sur 1891.....	507,477.30
Surplus au-dessus de tout engagement, excepté le Capital-Actions.....	307,428.77
Surplus au-dessus de tout engagement, et du Capital-Actions.....	244,928.77
Réclamations après décès durant 1892.....	151,528.32
Diminution sur 1891.....	16,537.72



T. B. MACAULAY, Secrétaire. IRA B. THAYER, Sur. des Agences. R. MACAULAY, Président.